

Les films italiens à Cannes, 2000-2010

L'absence de films italiens à l'édition 2000 du Festival a été interprétée comme le signe tant du déclin de la production que du désintérêt du public au niveau international. Depuis le début du nouveau millénaire, trois événements mémorables sont venus matérialiser les efforts consentis pour redorer le blason du cinéma transalpin, faute de le sortir complètement de la crise. En premier lieu, l'attribution de la Palme d'Or 2001 à *La Chambre du fils*, exorcisme psychanalytique raffiné, réalisé et interprété par un Nanni Moretti abandonnant pour l'occasion le registre comique. Ensuite, le prix Un certain Regard 2003, décerné au film *Nos meilleures années*, saga pré et post soixante-huitarde signée Marco Tullio Giordana. Enfin, en 2008, tandis que le Grand Prix du Jury récompense le *Gomorra* de Matteo Garrone, le Prix du Jury est remporté par *Il Divo*, de Paolo Sorrentino, un diptyque politique explosif comme on n'en avait pas vu depuis les temps lointains de la double Palme décernée à Rosi et Petri.

Ermanno Olmi et Marco Bellocchio, protagonistes majeurs du *rinascimento* des années 1960, rajeunissent quant à eux leur forme créative. Le premier avec l'ode au pacifisme *Le métier des armes* et l'apologue semi-sacrilège *Centochiodi*, le second par la fable hyper-sacrilège *Le Sourire de ma mère* et par *Vincere*, épopée sur la réincarnation des dictatures.

Le documentarisme contre-informatif cher au néoréalisme connaît son apogée avec *Carlo Giuliani, ragazzo*, de Francesca Comencini, et *Draquila*, de Sabina Guzzanti. Dans *Le Caïman*, Nanni Moretti construit un puzzle satirique sans concession sur l'industriel et politicien tout-puissant par antonomase. Paolo Sorrentino, disciple de la prolifique école napolitaine des Mario Martone et autres Antonio Capuano, est mis à l'honneur par trois fois au Festival, passant avec maestria du thriller tarantinesque (*Les Conséquences de l'amour*) à la fable grotesque (*L'Ami de la famille*) ou à la satire politique (*Il Divo*). Avec *La nostra vita*, Daniele Luchetti, dans la lignée du *Main basse sur la ville* de Rosi, attaque la corruption qui ne cesse de sévir dans l'industrie du bâtiment et dans notre vie quotidienne de manière générale. Un soupçon de vérité qui illumine des temps pour les moins obscurs.

Nos meilleures années ?

Pour Marco Tullio Giordana, "Nos meilleures années *se termine comme une course de relais. Nicola arrive à passer le témoin à la génération suivante. Alors que d'autres n'y arrivent pas ou peut-être n'ont pas même un témoin à transmettre, s'arrêtent avant, essoufflés. Le film raconte tout cela. Ce n'est pas un discours interne à des idéologies ; nous ne sommes pas en train de parler de la gauche italienne. Nous parlons de l'Italie ou peut-être de l'Occident. La sensation d'être les dernières gouttes de toute une civilisation. Nous ne croyons plus au salut collectif, mais il y a un appel clair à la conscience individuelle, aux choix que chacun sait devoir faire*". Dans un contexte socioculturel dans lequel il est désormais quasi impossible de passer le témoin, cette gigantesque fresque historique – initialement conçue pour la télévision, tout comme *Padre Padrone* ou *L'Arbre aux sabots* – brosse le portrait de trois générations à travers le prisme de leurs aspirations, contradictions et angoisses. S'adressant aux générations d'aujourd'hui et de demain, il reprend à son compte certains procédés narratifs de Visconti, Rossellini, Pasolini, Antonioni, tout en se référant aux grandes traditions de la peinture, de la littérature et de l'opéra. Un jeu de miroirs qui a su émouvoir les parterres du monde entier. Parmi ses mérites, la révélation d'une nouvelle troupe de comédiens attachants : Maya Sansa, Jasmine Trinca, Sonia Bergamasco, Luigi Lo Cascio, Alessio Boni, Fabrizio Gifuni, et Riccardo Scamarcio, le dernier étant adulé des adolescents en tant que réincarnation de Rudi Valentino.

A Turin, Naples, Palerme, Cagliari, Bari, Bologne ou Trieste, le cinéma italien se décentralise de plus en plus, grâce aux incitations financières proposées par des institutions locales ainsi qu'à la volonté de plusieurs cinéastes de ne pas abandonner leurs racines linguistiques et ethniques.

En dépit des nombreuses difficultés rencontrées et du faible soutien des pouvoirs publics, une nouvelle vague de professionnels a pu faire ses armes. Des producteurs indépendants et courageux, qui ne méprisent ni les adaptations de bestsellers, ni les comédies de mœurs, deux filons qui continuent à triompher au box-office : Angelo Barbagallo, Roberto Cicutto, Francesca Cima, Carlo Degli Esposti, Nicola Giuliano, Domenico Procacci, Riccardo Tozzi... Parmi les auteurs les plus intéressants ayant émergé au cours des dix dernières années, on citera notamment Giorgio Diritti (*L'Uomo che verrà*), Gianni Di Gregorio (*Le Déjeuner du 15 août*), Matteo Garrone (*Premier amour*), Vincenzo Marra (*L'Udienza è Aperta*), Andrea Molaioli (*La Fille du lac*) ou encore Paolo Sorrentino (*L'Uomo in più*).

Lorenzo Codelli